

PRÉFACE : ANOÛCK CAPE



Qui se souvient aujourd'hui du nom de Schwarz-Abrys ? Quelques rares collectionneurs connaissent et apprécient encore l'œuvre singulière de ce peintre, alors que l'écrivain Schwarz-Abrys, auteur dans les années cinquante de quatre livres, jamais réédités depuis, semblait dès lors voué à un regrettable oubli. Un roman tel que *Gentil chapon touche du bois* mérite cependant bel et bien d'être à nouveau porté à l'attention des lecteurs, tant le livre stupéfie par ses audaces et son ambiguïté savamment entretenue. Car ce récit d'un internement ne cesse de jouer avec les limites, celles qui séparent la folie et la raison, le témoignage et la fiction, la vie et la littérature. Impalpables frontières sans cesse remises en question par ce texte en forme d'autofiction, l'un des plus virtuoses de la littérature française. En effet l'internement qui fonde le roman, Schwarz-Abrys l'a bel et bien vécu ; bien plus : c'est sur cet événement qu'il bâtit sa double carrière d'artiste, peintre et écrivain, c'est grâce à lui qu'il acquit reconnaissance et notoriété. Il connut ainsi une célébrité passagère, mais réelle, qui lui permit de vivre de son art à partir de 1950 jusqu'à sa mort, en 1991.

Schwarz-Abrys naît le 5 mai 1905 à Satoraljanjhely, en Hongrie, dans une famille juive de journaliers agricoles. Ses parents vivent dans une pauvreté qui confine à la misère. Le père est alcoolique et la mère, domestique dès l'âge de six ans, met au monde de nombreux enfants. Schwarz-Abrys ne reçoit aucune éducation scolaire. Il arrive en France en 1930, ne parlant pas un mot de français. Pour survivre, il enchaîne des métiers alimentaires harassants : ouvrier dans une aciérie de la Nièvre, puis

dans une usine de caoutchouc à Clichy, plongeur dans une brasserie, peintre en bâtiment, puis décorateur, apprenant en même temps la peinture en autodidacte. Le 2 décembre 1937, il se marie avec une Française, Irène Setruk.

Son premier succès date du Salon des Indépendants de 1939, où il stupéfie les visiteurs par sa technique du « cloutisme » : il peint sur de larges panneaux de bois constellés de clous de tapissier qui couvrent la surface et donnent à ses tableaux morbides un curieux effet de relief. Ses œuvres font sensation et cet artiste jusqu'alors complètement inconnu crée un demi-scandale : la moitié de la presse crie au génie et l'autre à la démence. Mais la guerre bouleverse son insertion sociale et sa carrière naissante. Engagé volontaire, il est fait prisonnier puis libéré, à ses dires, par erreur, et se retrouve à Sainte-Anne qui pendant l'occupation abrita de nombreux réfugiés, menacés de déportations et résistants. Il en sort le 21 août 1944 et entre alors dans une grande période de création, exposant et écrivant avec régularité. La presse dès lors se précipite sur cet artiste excentrique, auréolé des prestiges de la folie ; lui-même joue avec virtuosité de son double statut de malade et de juif persécuté, endossant l'un ou l'autre rôle selon les circonstances. En 1950 paraît son premier roman, *L'Âne ne monte pas au cerisier*, autofiction sur son séjour à Sainte-Anne (le texte est préfacé par Benjamin Graulle, directeur de l'établissement) qui mêle témoignage asilaire et délire onirique. Il est suivi un an plus tard de *Gentil chapon touche du bois*, là encore préfacé par une autorité en matière de folie : le psychiatre Jean Vinchon, spécialiste des relations entre art et maladie mentale et habitué des cercles littéraires parisiens.

Les circonstances exactes de son internement restent assez mystérieuses et Schwarz-Abrys lui-même en donna plusieurs versions contradictoires, alléguant tour à tour s'être caché à l'hôpital pour échapper aux nazis et avoir traversé une période de

troubles mentaux. On a pu retrouver sa fiche d'admission, datée du 30 mars 1943, mais son dossier médical a disparu des archives à une date et dans des circonstances inconnues. Schwarz-Abrys a soigneusement entretenu quelques zones d'ombre sur ce passage à l'asile, propres à susciter la curiosité complaisante des journalistes de l'époque qui le présentèrent, selon leur sensibilité esthétique, comme un artiste fou éprouvant les délires qu'il décrit, ou bien comme un admirable observateur témoignant des affres subies par les aliénés. Deux positions contradictoires, rendues pourtant possibles par l'attitude équivoque de Schwarz-Abrys sur la question. Ses entretiens dans la presse prolongent à cet égard son œuvre littéraire et brouillent définitivement les pistes.

Mais quelle que soit la véritable version de l'histoire, il est peu probable que nous la connaissions jamais. Une constatation qui déçoit certes notre curiosité légitime; mais ce désappointement est programmé d'avance, inscrit dans les ambiguïtés de l'œuvre autofictionnelle qui dérobe la notion même de vérité. Un brouillage des pistes d'autant plus troublant qu'il ne s'agit plus ici simplement de savoir si l'auteur « ment » ou non, mais s'il est « fou » ou « sain d'esprit ». En fabulant sa propre folie, réelle ou simulée, Schwarz-Abrys interdit de facto toute lecture univoque de ses textes.

*Gentil chapon touche du bois*, au titre énigmatique, est sans doute le plus abouti des romans de Schwarz-Abrys. La couverture, sous-titrée « roman-fiction » dans l'édition originale, recuse doublement, dans un curieux pléonasmе, le caractère réel des faits rapportés. L'expression a pourtant inmanquablement pour effet de faire planer le doute sur le statut même de cette fiction supposée. Tout lecteur un tant soit peu retors se trouve porté à soupçonner une dénégation et la lecture des premiers chapitres achève de le désorienter. Car si le livre se présente comme une fiction, un lecteur averti ne manque pas de noter l'abondance évidente des éléments autobiographiques.

On ne peut par exemple qu'être frappé de la convergence des observations motivant l'internement réel et l'internement fictif. Obsessions à caractère sexuel, rituels morbides, les symptômes du narrateur sont ceux-là même invoqués par les psychiatres, sur le Livre de la Loi de Sainte-Anne qui consigne les circonstances de l'internement des malades, pour motiver celui de Schwarz-Abrys. Peut-être éprouva-t-il réellement ces symptômes et les utilisa-t-il plus tard dans l'élaboration de son roman. Peut-être ne sont-ils que le fruit de son imagination, et ce dès 1943, lorsqu'ils servirent à justifier son séjour à Sainte-Anne. En l'absence de toute réponse définitive, qui pourrait s'empêcher d'élaborer des hypothèses, de chercher, sans fin, à démêler le vrai du faux ?

Les livres de Schwarz-Abrys sont des pièges, pièges de la pensée, de l'imagination ; de nouveaux lecteurs auront désormais le plaisir de s'y laisser prendre.

Anouck Cape,  
Docteur en littérature et en civilisation françaises